

## UNE PROMENADE DE SANTÉ

Dans la vie, ça fait du bien de se promener.

Dans la ville, en se promenant, on apprend des choses. On comprend des choses.

C'est samedi. Le matin.

Encore assoupie, Marseille pète de soleil.

J'ai des courses à faire, trouver deux ou trois petits cadeaux.

On m'a indiqué une librairie. À sa place, je trouve une banque.

Je ne voulais surtout pas aller à la FNAC.

Je vais aller à la FNAC. Comme on dit trop souvent : « J'ai pas l'choix ! »

J'arrive à 9 h 50, ça ouvre à 10 h. J'entre dans le bunker vitré, prends les escalators. Quelques rares masques circulent. Devant les grilles du magasin, quatre ou cinq masques attendent, vacants.

Masque aussi mal mis que possible, histoire de respirer un peu, pour tuer le temps j'écoute sur mon portable le jeune responsable du rapport d'Oxfam sur le creusement vertigineux des inégalités entre l'élite qui compte et ceux qui ne comptent pas. Les chiffres et les tableaux présentés me suffoquent, les masques autour de moi semblent bien dans leur peau, ont quelque chose de normal qui me rassurerait si j'étais vacciné.

À 10 h 01, trois vigiles ouvrent les grilles, vérifient mollement quelques passes, je les évite, et suffoque à nouveau, à mesure que je pénètre dans cet espace où s'accumulent des objets consommables plus rutilants et plus laids les uns que les autres, entassés en ordre précaire comme dans un entrepôt délaissé ou un de ces supermarchés pour pauvres et radins où la quête du prix minimal a sacrifié tout décorum.

Très peu de monde, de masques, je veux dire. Une chef de rayon, blondinette entre deux âges, mais plus près du second que du premier, l'air normal, elle aussi, donne sur le ton sans réplique d'un adjudant des consignes ridiculement précises à un gros lourd figé au garde-à-vous. Je vais vers elle et m'arrête sous son nez, pardon, sous son masque.

Pendant qu'elle m'ignore, je savoure en amateur le superbe contraste entre l'apparence somme toute avenante de cette « cadre » et sa gratifiante brutalité de sous-chef formaté à répercuter dans le cul des subalternes les coups de pied au derche généreusement dispensés par sa hiérarchie.

Au moment de congédier le gros lourd dûment chapitré, elle se tourne vers moi, appuyant dans le même mouvement sur le bouton « client en vue », et me demande ce que je cherche, avec le masque affable et le ton plein de sollicitude qui manifestent au client potentiel l'intérêt aussi désintéressé que profond qu'on lui porte. Sous le ton lénifiant, le côté pète-sec veille, prêt à toute éventualité.

Tout en donnant d'autres instructions à une autre subalterne qui les enregistre avec la déférence requise, elle m'entraîne vers le rayon *Spiritualité*, où je suis censé trouver, sinon mon bonheur, du moins le livre que je veux offrir à un vieil ami irrécupérable, un bouquin de Franck Lopette intitulé « Ton autre vie ».

Le rayon *Spiritualité* de la FNAC de Marseille, je vous le recommande chaudement. Si vous voulez éprouver dans votre chair, de la façon la plus douloureusement concrète, ce que signifie réellement le mot foutoir, vous allez déguster. Quel que soit le livre que vous cherchez, vous pouvez être sûr de ne pas le trouver. L'amoncellement et la fragmentation en rubriques plus ou moins ésotériques autant que l'ordre alphabétique fantaisiste découragent d'avance toute recherche.

Fidèle à la célèbre devise de Guillaume d'Orange, j'entreprends une quête sans espoir. Mais l'échec est si patent que je renonce à persévérer. « Ton autre vie » est ailleurs, nul ne sait où, surtout pas la jeune employée zélée, et pas davantage la serviable adjudante, très occupée à morigéner un troisième subalterne.

Un peu groggy, je me rabats sur le rayon Jeunesse, où j'espère trouver la simplicité, la sérénité et l'harmonie si étrangement absentes du rayon *Spiritualité* où je pensais les voir fleurir.

Mauvaise pioche ! Le rayon *Jeunesse* me jette aux yeux ses rayonnages chargés jusqu'à la gueule de produits baroques, « livres » ou coffrets illuminés comme de petits arbres de Noël psychédéliques, dans un fouillis bariolé dont le goût de chiotte d'une ahurissante sûreté surpasse le bordel débridé des églises rococo les plus déjantées. Je jette un regard sur certaines couvertures, grouillantes de monstres hideux entrelacés. Ophtalmie et cauchemars garantis !

Vertige aussi, tant tout cela sonne faux, creux, inutile plus encore que malsain.

Cette fois je trouve, à défaut du mien, le bonheur d'un adolescent épris d'Harry Potter, sous la forme de trois opuscules de sorcellerie à l'usage des moldus, emboîtés dans un cartonnage prodigieusement laid. D'un pas chancelant, serrant contre mon cœur le coffret diabolique en priant pour que le kaléidoscope de ses couleurs criardes ne dégorge pas sur mon blouson, je louvoie vers la caisse.

Où débarque aussitôt mon adjudante préférée, qui semble avoir développé à force de zèle stakhanoviste un impressionnant don d'ubiquité.

Histoire de briser la glace, je susurre derrière mon masque : « Toujours number one, Happy Roteur ! »

Pour toute réponse, Stakhanova me tend un lecteur de carte bleue, que je frôle docilement de ma carte jaune sans contact et prend sa plus belle voix robotique pour me dire un au revoir machinal où j'entends clairement malgré le masque : « Vous pouvez disposer, au suivant, n'encombrez pas la caisse, svp ! ».

Elle ne m'a pas proposé de sac, pensez, un seul livre ! Je renonce à en demander un, je ne veux rien leur devoir, à elle et à la FNAC.

Mon masque me gêne, je respire mal, je perçois tout à coup cette salle comme un énorme masque étouffant, et tout le bâtiment qui l'entoure est maintenant un gigantesque masque de béton, de verre et d'acier, et peut-être aussi la ville autour, voire le pays tout entier, la planète geôle, notre prisonnière. Masquée par nos soins, défigurée, violée, piétinée.

Je dois quitter ce lieu, je m'y sens mal, étranger à lui et à moi-même tant que j'y suffoquerai.

Qui est malade, lui ou moi ?

Je sors du magasin et me retrouve dans l'allée centrale du bâtiment, quasiment déserte en ce samedi matin. Vite, arracher ce masque !

Qui est malade, lui ou moi ?

Ou le vigile qui sous son mufle-masque m'apostrophe, hurlant : « Le masque, mettez votre masque ! » Et il insiste, l'enfoiré, pour le calmer j'ai sorti le bout de tissu froissé et effiloché censé nous protéger, mais pas question d'amadouer le flic amateur, auquel se joint un autre sous-fifre tout aussi plein d'un zèle vengeur, et qui bande tout aussi fort à l'idée de faire chier un réfractaire, un bourge en plus, le pied !

« Mettez-le ! Mettez-le ! » qu'ils gueulent et sans ralentir ni tourner la tête je gueule à mon tour « Va te faire foutre ! » et je remets le maudit préservatif dans ma poche en ruminant des idées de meurtre.

Qui est malade ? Lui et moi ?

Dehors, il fait soleil, un peu de vent, la pression retombe, pourquoi tous ces connards font-ils tout pour nous gâcher la vie ? Surtout à Marseille, la ville de Pagnol, merde, la ville où elle est « plus belle, la vie » !

Je remonte la Canebière, un peu de monde, peu de masques, pas trop de bagnoles, on profite de cette fin de matinée d'un samedi ensoleillé, j'accueille un bienvenu retour à la douceur de vivre, celle qui a quitté la FNAC et tout ce qui lui ressemble, celle pour qui le mot commerce n'évoque que les relations entre êtres encore humains.

N'empêche, je remâche cette dérisoire et sordide descente aux enfers de la con-sommation, je la rumine, pire, elle me rumine, tourne en boucle dans ma tête et mes tripes révoltées. Je remonte la rue en pente qui mène au Cours Julien, le bon vieux Court-Jus qui a jusqu'ici survécu à toutes les « normes », à tous les « aménagements » et même à toutes les « réhabilitations ». Qu'il est beau, ce mot-là, dans la bouche des fils de pute qui veulent nous formater à leur image, un étage en-dessous tout de même, histoire de ne pas mélanger les torchons et les serviettes !

Rentrez dans le moule et peu importe s'il est fêlé et s'il vous brise, du moment que vous tenez dans la boîte une fois qu'elle est fermée.

En passant devant la savonnerie artisanale, j'aperçois son enseigne : elle s'appelle *La Licorne*. Voilà mon second cadeau qui tombe du ciel ! La maman du jeune fanatique d'Harry Potter a justement choisi pour totem la licorne, une licorne sauvage et indomptable, et c'est à Dame Licorne que j'adresse mes messages.

Adieu la géométrie, la raison démonstrative, les engrenages impitoyables, les angles droits, l'esprit de sérieux et les lits au carré ! Adieu le monde normé, me voici enfin de retour dans le monde normal, celui des analogies, des synchronicités, des hasards pleins de sens, des rencontres, de l'humour et des lits en portefeuille...

Ça fait un bien fou, ce retour au désordre cohérent de la vraie vie, après l'immersion forcée dans l'ordre chaotique de la rationalité démente !

« Attention à vous ! » me lance avec un sourire jovial le jeune homme qui sort de la boutique en poussant un chariot bourré de colis en équilibre instable, « Pas de problème ! » réponds-je avec un clin d'œil en pivotant habilement pour l'éviter, en même temps qu'il corrige la trajectoire de son engin avec la virtuosité d'un pilote de rallye.

J'entre dans la boutique qui précède l'atelier de fabrication, les savons sont partout, multicolores et odorants, rangés avec le même soin fantaisiste que les épices dans les comptoirs des marchés orientaux, une fête pour l'œil et le nez, pour le toucher aussi, je les prends en main, les caresse, les renifle, cherche les plus beaux, ceux qui sont frappés d'une licorne des plus élégantes, ravi d'avance à l'idée de la surprise de mon amie.

Autour de moi, le patron et sa femme, deux employés dont l'un est sans doute leur fils, s'activent tranquillement, viennent aimablement me demander s'ils peuvent m'aider à trouver ce que je souhaite. Associée aux parfums exhalés par savons et savonnettes une bonne humeur presque palpable flotte dans l'air, je baigne dans une atmosphère idyllique de paradis retrouvé presque caricaturale, mais le sourire qui s'épanouit sur mes lèvres est plus béat qu'ironique...

En sortant, je pense à David et à Goliath. Instructive, ma promenade, en 1h30, le temps d'un film, j'ai vécu leur combat inégal, industrie et marketing contre artisanat et échange, inhumanité et survie mortifère contre humanisme et vie vécue.

N'empêche, c'est David qui a gagné.

Et pour soutenir ma tentative d'optimisme, avant de rentrer, à la nouvelle boulangerie ouverte par de jeunes passionnés, je me suis acheté un de leurs délicieux pains au chocolat.